

DAVID

LETTRES À

MES PETITS-ENFANTS

SUZUKI



Boréal

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

Lettres
à mes petits-enfants

ŒUVRES DE DAVID SUZUKI EN LANGUE FRANÇAISE

En route vers l'an 2040. Un portrait saisissant de l'état actuel de notre planète et des illusions qui menacent notre avenir (en collaboration avec Anita Gordon), Libre expression, 1993.

La Sagesse des anciens (en collaboration avec Peter Knudtson), Éditions du Rocher, 1996.

L'Arbre, une vie (en collaboration avec Wayne Grady), illustrations de Robert Bateman, Boréal, 2005.

Ma vie, Boréal, 2006 ; coll. « Boréal compact », 2007.

Enfin de bonnes nouvelles. Mille et un moyens d'aider la planète (en collaboration avec Holly Dressel), Boréal, 2007.

L'Équilibre sacré. Redécouvrir sa place dans la nature (en collaboration avec Amanda McConnell et Adrienne Mason), Boréal, 2007 ; coll. « Boréal compact », 2014.

Suzuki : le guide vert. Comment réduire votre empreinte écologique, Boréal, 2008.

La Déclaration d'interdépendance. Un engagement envers la planète Terre, illustrations de Michael Yahgulanaas, Boréal, 2010.

Ma dernière conférence. La planète en héritage, illustrations de Michael Yahgulanaas, Boréal, 2010.

POUR ENFANTS

Écolo-jeux (en collaboration avec Kathy Vanderlinden), Trécarré, 2001.

David Suzuki

Lettres à mes petits-enfants

*traduit de l'anglais (Canada)
par Danièle Blain*

Boréal

© David Suzuki 2015

© Les Éditions du Boréal 2015 pour l'édition en langue française au Canada

Dépôt légal : 3^e trimestre 2015

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

L'édition originale de cet ouvrage a été publiée en 2015 par Greystone Books Ltd
sous le titre *Letters to My Grandchildren*.

Diffusion au Canada : Dimedia

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et de Bibliothèque et Archives Canada*

Suzuki, David, 1936-

[Letters to my grandchildren. Français]

Lettres à mes petits-enfants

Traduction de : Letters to my grandchildren.

ISBN 978-2-7646-2389-3

1. Morale pratique. 2. Suzuki, David, 1936- . I. Titre. II. Titre : Letters to my grandchildren.
Français.

BJ1589.S9814 2015 158.1 C2015-941467-9

ISBN PAPIER 978-2-7646-2389-3

ISBN PDF 978-2-7646-3389-2

ISBN EPUB 978-2-7646-4389-1

JOANE
Bachan

DAVID
Grand-papa
Bompa

TARA
Nana

TAMO

EDUARDO

TAMIKO

TROY

LAURA

PETER

JUDSON

SEVERN

SARIKA

CHRIS

TAMO

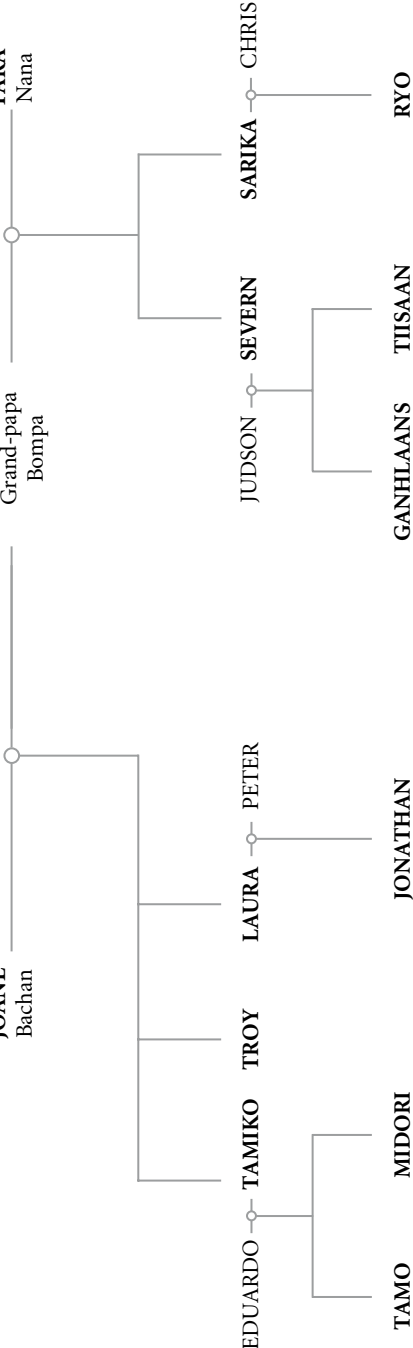
MIDORI

JONATHAN

GANHILAANS

TIISAAN

RYO



Note au lecteur

J'étais fou de joie à la naissance de mon aînée, Tamiko, comblé par l'arrivée de cet être que j'aimais déjà plus que ma vie même. Chacun de mes enfants a été un merveilleux cadeau qui a enrichi ma vie et contribué à faire de moi la personne que je suis aujourd'hui.

Je pensais que la paternité était l'expérience la plus extraordinaire qu'il me serait donné de vivre – jusqu'à l'arrivée de mes petits-enfants. Même dans la plus belle des relations parent-enfant, l'autre nous exaspère parfois à un point tel qu'on crie, qu'on se dispute, qu'on boude ou qu'on quitte la pièce très en colère. Rien de tel avec les petits-enfants. En règle générale, ils ne vivent pas avec nous, ce qui nous évite d'avoir constamment nos défauts respectifs sous le nez ou d'avoir des désaccords trop profonds. Les petits-enfants ne sont qu'amour ; à leurs yeux, nous sommes parfaits, et ils nous voient comme une source intarissable d'encouragements et d'appuis. Durant toute leur enfance, nous les gâtons sans nous sentir le moindre coupables (n'est-ce pas notre rôle ?) et nous les rendons ensuite à maman et papa en laissant ceux-ci gérer les conséquences de nos gestes.

Il m'a fallu un certain temps pour apprivoiser la notion, mais depuis plusieurs années je me présente comme un aîné. Dans les sociétés des Premières Nations, les aînés jouent un rôle essentiel en tant que gardiens de l'histoire, des traditions, des savoir-faire et de la sagesse, et on les traite avec beaucoup d'amour et de respect. Pendant longtemps, persuadé que j'étais toujours jeune, j'ai tenté de nier que j'en étais devenu un. Mais je comprends maintenant que c'est la période la plus importante de ma vie et, à cette pensée, je suis assailli par un immense sentiment de responsabilité. Maintenant que je ne suis plus sous la coupe d'employeurs ou d'autres qui auraient sur moi une forme quelconque de pouvoir, je me dois de parler vrai. Il faut que je réfléchisse sur le monde que nous léguons, ma génération et les boomers qui l'ont suivie, à nos petits-enfants. Je suis si reconnaissant pour toutes les possibilités qui m'ont été offertes et j'ai eu tant d'occasions d'apprendre de mes erreurs et de quelques succès qu'il me faut transmettre ces leçons.

Maintenant que je suis entré dans la dernière phase de ma vie – celle que j'appelle la « zone mortelle » –, je sais que la mort est inévitable et que je peux m'éteindre à n'importe quel moment. Ces réflexions n'ont rien de morbide : un aîné qui ne pense pas à la mort élude des questions essentielles. Et ceux qui pensent que la science va, d'une façon ou d'une autre, « résoudre » le problème de la mort ou à tout le moins le repousser de plusieurs décennies sont prisonniers d'une illusion redoutable. En tant que scientifique, je sais combien il est facile d'être emporté par le vertige des nouvelles découvertes et de se mettre à conjecturer sur une myriade de possibilités extraordinaires. Vous souvenez-vous de la « guerre contre le cancer » de Richard Nixon ou de la « guerre contre les

drogues » de George Bush père ? On a investi des efforts et des sommes plus que considérables pour trouver des solutions à ces problèmes, mais ils demeurent bien présents. Qui plus est, je suis biologiste : je comprends que le vieillissement et la mort sont des conditions essentielles à la vie et à l'évolution des espèces, et plus encore en cette période de changements rapides qui exige résilience et capacité d'adaptation. Le défi consiste non pas à allonger la durée de vie de notre espèce ou à « conquérir » la mort, mais plutôt à donner à tout un chacun la possibilité de vivre une vie active et pleine de sens.

Lorsque j'étais enfant, comme mes grands-parents ne parlaient que le japonais et moi, que l'anglais, je n'ai jamais pu dépasser le stade des salutations superficielles et des échanges élémentaires. Dépités par la décision du gouvernement canadien, pendant la Seconde Guerre mondiale, de priver les immigrants d'origine japonaise de leurs droits et de les incarcérer, les parents de ma mère ont décidé de retourner au Japon au terme du conflit. Ils sont montés à bord d'un des premiers bateaux au départ de Vancouver et ont été débarqués à Hiroshima, dévastée. Tous deux sont morts au cours de l'année suivante : même si j'avais pu communiquer avec eux durant mon enfance, plus vieux, je n'aurais jamais eu cette chance.

Les parents de mon père ont choisi, quant à eux, de demeurer au Canada et se sont retrouvés à London, en Ontario. Toujours plus nombreux, les membres de la famille Suzuki au grand complet soupaient à la ferme de mes grands-parents chaque fin de semaine, mais comme mes sœurs et mes cousins ne parlaient pas plus le japonais que moi, on nous installait à une autre table où nous pouvions bavarder en anglais. Lorsque j'ai fondé ma famille, après le décès de mes grands-parents, j'ai regretté de ne jamais avoir eu l'occasion de leur demander ce

qui les avait poussés à quitter le Japon, ce qu'ils avaient vécu à leur arrivée au Canada et pourquoi ils n'étaient jamais retournés dans leur pays d'origine.

Je crois que c'est en faisant qu'on apprend, et j'ai eu la chance de passer beaucoup de temps en compagnie de mes petits-enfants. Toutefois, au fur et à mesure que j'avancçais en âge, plusieurs activités que je faisais autrefois – la randonnée, le ski, le kayak, même la pêche – me sont devenues de moins en moins accessibles et, au fil des ans, j'ai dû, à mon grand regret, les pratiquer moins souvent ou les abandonner tout à fait. J'ai ainsi consacré une part de plus en plus importante du temps passé avec mes petits-enfants à les regarder, à les écouter et à discuter avec eux.

En pensant aux conversations que j'aurais voulu avoir avec mes grands-parents, je me suis souvent demandé ce que j'aimerais dire à mes petits-enfants avant de mourir. Je ne veux pas qu'ils regrettent à leur tour de ne pas avoir pu me poser des questions qui resteraient à jamais sans réponse. Et c'est ainsi qu'est née l'idée de ce livre. J'espérais au départ que je pourrais leur écrire comme je leur parle – sous la forme, non pas d'un discours ou d'une conférence, mais plutôt d'une série de réflexions au fil desquelles une idée pourrait en faire surgir une autre, sur un sujet complètement différent, avant de nous ramener au propos d'origine. J'ai donc commencé à écrire comme si j'amorçais une conversation – même si elle était à sens unique – avec mes petits-enfants. Mais le plus grand a vingt-quatre ans et le plus jeune, moins d'un an – c'est ce qui arrive quand on a eu des enfants en deux temps, qui ont aujourd'hui entre cinquante-deux et trente-deux ans.

À l'origine, je voulais que la première phrase du livre soit « Ces mots viennent d'outre-tombe », comme si j'avais écrit

ce livre sur mon lit de mort, et que tous mes petits-enfants le lisent une fois arrivés à l'âge adulte. Mais cela ne fonctionnait pas, parce que je ne réussissais pas à imaginer à quoi ils ressembleraient une fois adultes, ni dans quel état serait notre monde à ce moment-là. Par ailleurs, j'écris en pleine possession de mes moyens (ou du moins je le pense, même si d'autres pourraient ne pas être d'accord). J'ai donc décidé de me concentrer sur les expériences, les réflexions et les idées qui sont à mon sens le plus susceptibles d'intéresser mes petits-enfants et de leur être utiles lorsqu'ils seront devenus grands (je l'espère, en tout cas), mais aussi de leur faire comprendre ce qui m'animait vraiment et les raisons pour lesquelles j'ai choisi de faire certaines choses plutôt que d'autres. J'ai complètement laissé de côté deux grands pans de ma vie, la science et la Fondation David Suzuki, dont j'ai parlé abondamment dans mes deux autobiographies.

Ce livre n'est pas un survol exhaustif de mes réflexions et de mes priorités – elles sont éparpillées dans tous les livres que j'ai déjà écrits. Il ne porte que sur quelques-uns des thèmes qui, je l'espère, sauront intéresser mes petits-enfants. J'espère aussi qu'il sera lu bien au-delà de mon cercle familial ; je l'ai écrit pour des adultes d'aujourd'hui. Et je vous encourage, vous, lecteurs, à découvrir mes priorités, mes choix et mes motivations tout en réfléchissant sur vos propres vies et sur les choses que vous souhaitez transmettre.

Quant à vous, les aînés, s'il vous plaît, soyez prêts à relever le défi. C'est la période la plus importante de nos vies.

UN

En quête de racines

Mes petits-enfants chéris,
Je vous écris à vous, Tamo, Midori et Jonathan, comme aux adultes que vous êtes aujourd'hui, et à vous, Ganhi, Tiis et Ryo, comme aux enfants ou aux jeunes adultes que vous serez lorsque vous lirez cette lettre.

Merci, tout d'abord, de faire partie de ma vie. J'ai le grand bonheur de vous regarder grandir depuis votre arrivée sur cette terre et, à travers vous, d'être le témoin de ce miracle qu'est chaque vie. Vous avez été la source de tant de joies – et de quelques maux de tête aussi ! Merci, merci de m'accorder le privilège d'être votre grand-papa, ou *bompa*.

Même si trois d'entre vous – Tamo, Midori et Jonathan – sont nés dans les années 1990, vous vivrez la majeure partie de votre vie au XXI^e siècle. Et bien sûr vous, Ganhi, Tiis et Ryo, c'est au XXI^e siècle que se déroulera toute votre existence. Les événements de ma vie que je m'appête à vous raconter auront à vos yeux l'air d'être tout droit sortis des livres d'histoire : vous ne connaissez ce que renferme ma mémoire que par des manuels, des films et des vidéos.

Il y a quelques années, Nana et moi étions au Japon. À Yokohama. Nous avons visité le *Hikawa Maru*, qui fut le dernier paquebot à assurer la liaison entre le Japon et l'Amérique du Nord. Mis à l'eau en 1929, il traversait le Pacifique de Yokohama à Seattle et accueillait 75 passagers en première classe, 70 en classe touriste et 186 en troisième classe. C'est maintenant un musée, et cette visite nous a fascinés.

Chaque classe de passagers occupait un étage différent, doté de sa propre cuisine. À l'étage supérieur, les passagers de première classe vivaient dans le luxe, entourés de meubles art déco, de boiseries d'acajou et de rideaux de dentelle. Les passagers de troisième classe, quant à eux, étaient entassés au fond de la cale, à proximité des énormes moteurs, dans une chaleur insupportable et de fortes odeurs de cambouis. La famille royale d'Angleterre a fait la traversée à bord de ce navire, dont elle a occupé tout le somptueux premier étage. Charlie Chaplin a lui aussi franchi le Pacifique à son bord.

Mes grands-parents ont fait la traversée bien des années auparavant, entre 1904 et 1908, mais je suis certain que c'était à bord d'un navire infiniment moins accueillant. Ils étaient pauvres, et, une fois arrivés au Canada, il leur a fallu des années pour rembourser le coût de leur passage. Je crois qu'il s'agissait d'un vraquier à vapeur qui a pris au moins trois semaines pour arriver à destination. Imaginez un peu comme cela a dû être difficile : être entassé dans des espaces minuscules, sur une mer démontée, sans jamais avoir la possibilité de monter sur le pont respirer un peu d'air frais ! Et rappelez-vous qu'à cette époque il n'y avait pas de télévision, de cinéma, de radio ni de téléphone. Cette visite du *Hikawa Maru* m'a rempli d'admiration pour la détermination de mes grands-parents à tenter l'aventure de l'immigration au Canada. Comme ce voyage a

dû être épouvantable ! Et ils se disaient sans doute qu'ils quittaient le Japon pour toujours.

Pendant des décennies, les parents de mon père n'y sont pas retournés, ils n'ont même pas fait un seul appel téléphonique au Japon. Quant aux parents de ma mère, ils ont décidé de quitter le Canada après avoir été internés dans des camps durant la Seconde Guerre mondiale. On les a fait descendre du navire à Hiroshima, qui venait d'être complètement détruite par la première bombe nucléaire larguée sur une ville. Je ne peux qu'imaginer les souffrances inouïes des survivants, brûlés par les radiations, affligés de blessures jamais vues auparavant. Ils manquaient de tout : de soins médicaux, de vivres, d'abris ! Tout le Japon avait été durement frappé par la guerre, mais Hiroshima formait une catégorie à part. Sans surprise, mes grands-parents, déjà âgés, sont morts tous les deux moins d'un an après leur retour.

Pourquoi mes grands-parents – vos arrière-arrière-grands-parents – avaient-ils voulu quitter le pays qui les avait vus naître et tenter leur chance au Canada ? Comme tant de gens désespérés qui aujourd'hui fuient Haïti ou Cuba, prêts à affronter des mers traîtresses pour gagner de nouveaux rivages, les parents de mon père étaient aux prises avec une pauvreté si absolue qu'ils étaient prêts à courir un tel risque.

À l'époque, le Japon vivait les affres d'une transformation profonde, qui l'a amené à abandonner le système féodal des shoguns, samourais, fermiers, artisans et marchands, et à s'engager sur la voie du développement industriel. Grand-père Suzuki avait appris le métier de menuisier quand il était adolescent et il est devenu un remarquable constructeur de navires au Canada. Les bateaux Suzuki jouissaient d'une réputation enviable, et on me dit que l'un d'entre eux est encore en service

dans l'île de Vancouver. Pour sa part, grand-père Nakamura était un samouraï, appartenant à l'ancienne aristocratie guerrière déchu : il n'a jamais réussi à conserver un emploi. Grand-mère Nakamura était infirmière, et on lui vouait une immense admiration pour les soins qu'elle avait prodigués à ses patients durant l'horrible épidémie de grippe espagnole de 1918. Le vœu le plus cher de ma mère, c'était d'être réunie avec elle après sa mort.

Lorsque mes grands-parents s'y sont installés, Vancouver était une ville dont le dynamisme reposait sur l'extraction de minerai, la pêche et l'exploitation forestière. Elle attirait des immigrants de partout dans le monde. C'était un milieu rude, et les préjugés racistes à l'égard des gens de couleur étaient profondément ancrés. Après tout, lorsque les Européens étaient arrivés en Amérique, ils n'avaient pas hésité à proclamer qu'ils avaient « découvert » le continent, même si des centaines de milliers de personnes dotées de cultures riches et variées y vivaient depuis bien longtemps ! Parce que les autochtones leur étaient totalement étrangers, ils les avaient promptement qualifiés de « primitifs ».

Le premier objectif des nouveaux arrivants était de faire fortune, et ils montraient très peu d'intérêt pour les autochtones, la flore et la faune, sauf à titre de ressources exploitables. Ils considéraient les autochtones comme des sauvages à qui il fallait imposer les façons de faire européennes. Cette attitude avait cours encore au XX^e siècle, quand les enfants des Premières Nations étaient envoyés dans des pensionnats où l'usage de leur langue était interdit et leurs traditions bannies. Les Asiatiques et les Noirs étaient eux aussi considérés comme différents, et on en tirait la conclusion qu'ils étaient inférieurs : ils n'avaient donc pas le droit de voter ou, dans plusieurs

régions de la Colombie-Britannique, de posséder une propriété. Des professions leur étaient fermées, comme la médecine ou la pharmacie. Telles étaient la Colombie-Britannique et une bonne partie du Canada au début du xx^e siècle.

Vous êtes tous pour un quart d'ascendance japonaise, et j'espère que cet héritage suscite votre curiosité. Ma propre connaissance de l'histoire du Japon est assez minimale, mais la façon dont le pays s'est intégré à la communauté des nations m'a toujours intrigué. Pendant plus de deux siècles, entre 1603 et 1868, le Japon s'est délibérément isolé du reste du monde, refusant obstinément d'ouvrir ses ports aux navires et au commerce étrangers. C'est ce qu'on appelle l'époque d'Edo, ou période Tokugawa, du nom de la famille régnante. La classe dominante était maintenue au pouvoir par les samouraïs, guerriers de carrière qui représentaient cinq pour cent de la population. Sous les samouraïs se trouvait la classe des paysans, qui regroupait quatre-vingts pour cent des Japonais. Comme dans toutes les civilisations à toutes les époques, c'étaient ces producteurs de nourriture qui permettaient à d'autres types d'activités de s'épanouir. Les artisans étaient donc sous les paysans et, sous eux encore, il y avait les marchands, qui vendaient ce que les artisans produisaient. Il y avait enfin une classe qu'on appelait Eta ou *burakumin*, les « intouchables ». Ils étaient considérés comme contaminés parce qu'ils disposaient des morts, faisaient boucherie ou travaillaient aux tanneries. En principe, dans le Japon moderne, ces classes ont disparu, mais les *burakumin* continuent à être victimes de graves discriminations.

Sous les Tokugawa, durant une longue période de paix relative et d'isolement, la culture et l'économie japonaises connurent une période faste. Aujourd'hui, on entend constam-

ment répéter que la mondialisation des économies est essentielle à notre prospérité, mais l'histoire de l'époque d'Edo nous enseigne une leçon différente. Toutefois, en 1883, le commodore américain Matthew Perry, à la tête de quatre « vaisseaux noirs » – des canonnières lourdement armées –, prenait position dans la baie d'Edo (Tokyo). Il exigeait l'ouverture des ports japonais, démontrant du même coup la supériorité technologique des bateaux à vapeur et de leurs canons. Un traité fut signé l'année suivante. Il mettait un terme à l'isolement du Japon et inaugurait l'ère de la restauration de Meiji qui, sous la gouverne de l'empereur du même nom, allait combiner progrès technologiques occidentaux et valeurs traditionnelles orientales. Les fonderies, les chantiers navals et les filatures se multiplièrent, tandis que le Japon s'industrialisait tout en construisant sa puissance militaire. Dans un pays engagé dans la voie d'un développement industriel à l'occidentale, la classe jusque-là dominante des samouraïs n'avait plus de raison d'être.

La rapidité avec laquelle le Japon s'est transformé après Perry montre à quelle vitesse les changements sociaux peuvent se produire. Dans les années 1930, le Japon a versé dans le militarisme et s'est engagé dans une guerre mondiale qu'il a perdue en 1945. Mais, mis au pied du mur par la défaite militaire et la dévastation du pays, il a encore une fois émergé de cette époque terrible pour se transformer en géant économique en quelques décennies seulement. Aujourd'hui, on nous dit que le passage des combustibles fossiles aux énergies renouvelables va non seulement détruire l'économie, mais aussi nous renvoyer à l'âge des ténèbres. Je ne le crois pas ! Si nous arrivons à unir nos efforts en tant que société, comme le Japon l'a fait, toutes sortes de changements sont possibles.

Table des matières

Note au lecteur	9
UN • En quête de racines	15
DEUX • Le racisme	33
TROIS • Les leçons oubliées de la Grande Dépression	49
QUATRE • Pourquoi le sport est important	61
CINQ • Motivations et valeurs	67
SIX • Ma vie dans les médias	83
SEPT • Les héros et la gloire	107
HUIT • La biophilie	125

NEUF • L'état du monde	137
DIX • Les obstacles au changement	163
ONZE • Le changement par la base	181
DOUZE • La vieillesse et la mort	201
TREIZE • Tamo	217
QUATORZE • Midori	223
QUINZE • Jonathan	229
SEIZE • Ganhlaans	233
DIX-SEPT • Tiisaan	239
DIX-HUIT • Ryo	245
DIX-NEUF • En guise de conclusion	251
Notes	267

CRÉDITS ET REMERCIEMENTS

La traduction de cet ouvrage a été rendue possible grâce à une aide financière du Conseil des arts du Canada.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme national de traduction pour l'édition du livre, une initiative de la *Feuille de route pour les langues officielles du Canada 2013-2018 : éducation, immigration, communautés*, pour nos activités de traduction.

Nous remercions le Conseil des arts du Canada pour son soutien financier et reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour nos activités d'édition.
Canada

Les Éditions du Boréal sont inscrites au Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée de la SODEC et bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.
Québec

Conception de la couverture : Jessica Sullivan et Nayeli Jimenez
Photographie de la couverture : iStock

Ce livre a été imprimé sur du papier 100 %
postconsommation, traité sans chlore, certifié ÉcoLogo
et fabriqué dans une usine fonctionnant au biogaz.



MISE EN PAGES ET TYPOGRAPHIE :
LES ÉDITIONS DU BOREÁL

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN AOÛT 2015
SUR LES PRESSES DE MARQUIS IMPRIMEUR
À MONTMAGNY (QUÉBEC).

DAVID SUZUKI

LETTRES À MES PETITS-ENFANTS

David Suzuki coiffe ici son chapeau de grand-père et s'adresse à ses petits-enfants. Il les incite à imaginer quel sera leur avenir, à exprimer bien haut leurs idéaux et leurs convictions. Il explique l'importance de faire du sport, se désole de l'absence d'aînés ou de grands-parents dans la vie de nombreux enfants, et insiste sur l'importance d'avoir des héros.

Dans ce qui est sans doute le plus personnel de tous ses livres, David Suzuki raconte divers épisodes de sa vie hors du commun. Comment, par exemple, encore enfant, il faisait la récolte des pommes de terre et du céleri pour aider sa famille et pourquoi il a toujours préféré la radio à la télévision. Il ouvre également une fenêtre sur son intimité de père et de grand-père, et écrit des lettres émouvantes à chacun de ses six petits-enfants, dont les deux qui appartiennent à la Première Nation haïda, leur rappelant l'importance de leur héritage autochtone.

Au fil de ses réflexions sur les grands enjeux de l'existence, riche d'une sagesse acquise au fil des décennies, Suzuki nous propose de vivre avec courage et conviction. Il nous donne également des pages fort émouvantes sur le vieillissement et la mort.



© Chick Rice

David Suzuki est un généticien et un écologiste reconnu. Il anime l'émission de télévision The Nature of Things. Il dirige une fondation qui porte son nom et a écrit une quarantaine de livres, dont L'Équilibre sacré, redécouvrir sa place dans la nature (Boréal, 2007). Il est lauréat du prix Kalinga pour la science de l'Unesco. Il est vu décerner la médaille des Nations Unies pour l'environnement. Il vit à Vancouver.